

	fr. c.
1 an . . . . .	36
6 mois . . . . .	19
3 mois . . . . .	10
1 mois . . . . .	3 50

On peut s'abonner des  
1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois.

MARDI 22 MAI 1838.

*Sur un discours de M. de Talleyrand  
à la chambre des pairs en 1821.*

La Gazette de France a rappelé fort à propos dans la circonstance l'éloge de M. Bourlier, évêque d'Evreux, prononcé en 1821 par M. de Talleyrand à la chambre des pairs. Ce discours est en effet très-bon à conserver. Ce que M. de Talleyrand y disoit, il y a 17 ans, de Saint-Sulpice et de l'éducation qu'on y reçoit, du concordat, du pape Pie VII et de la persécution dirigée contre lui, tout cela est précieux à recueillir dans la bouche de celui qui avoit été mêlé à tant d'événemens. Il est assez curieux de voir quels jugemens il portoit des hommes et des choses.

M. Bourlier, évêque d'Evreux, avoit été docteur de M. de Talleyrand-Périgord, depuis archevêque de Reims, et mort en 1821 cardinal et archevêque de Paris. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, le cardinal le 20 octobre 1821, et l'évêque le 30 du même mois. L'éloge fut prononcé à la chambre des pairs le 13 novembre suivant. Nous croyons devoir reproduire ce discours, qui tire un nouvel intérêt de la circonstance actuelle :

« Messieurs, j'ai malheureusement plus que personne le droit et le devoir de parler à la chambre d'une perte qu'elle vient de faire.

« M. Bourlier, évêque d'Evreux, pair de France, est mort à Evreux, le 30 octobre de la présente année. Ce n'est point se révolter contre la loi la plus inflexible de la nature, ni manquer de reconnaissance envers ses-faveurs les plus privilé-

giées, que d'exprimer la vive douleur que l'on ressent pour une mort précédée de près de cent ans de vie, quand ces cent ans de vie ont été près de cent ans de bonheur.

« M. Bourlier étoit né à Dijon en 1753. Je remarque cette époque, parce que c'est celle à laquelle M. de Voltaire commençoit à s'emparer du siècle dernier, et rendoit plus difficile et par conséquent plus brillante la carrière que M. Bourlier étoit destiné à parcourir.

« Les parens de M. Bourlier étoient peu riches; ils firent de grands efforts pour que sa première éducation fût bonne; ils trouvèrent aussi dans quelques institutions publiques de leur province des secours dont leur fils, doué de dispositions heureuses, sut profiter.

« Après quelques années passées d'une manière brillante dans les collèges, la disposition du jeune Bourlier le conduisit à terminer son éducation dans les maisons où l'on se prépare à l'état ecclésiastique. Il entra aux Robertins, établissement presque gratuit, qui dépendoit du séminaire de Saint-Sulpice, et où les maîtres étoient les mêmes; il y trouva encore cette espèce d'enseignement que Fénelon, qui y avoit été élevé, fit tant aimer en France. Presque toutes les congrégations religieuses ont fui le monde et s'en sont tenuës à l'écart; les sulpiciens, au contraire, habitoient les grandes villes, et y vivoient d'une manière assez retirée et assez occupée pour n'en craindre aucune des séductions: ceux même dont les talens, malgré eux, jetoient quelque éclat, se couvroient tellement de leur modestie, qu'il est arrivé à plusieurs d'entre eux de se dérober au gouvernement qui auroit voulu les appeler à des places élevées. Napoléon, si habile à trouver ce qu'il cherchoit, n'auroit jamais découvert M. Emery, ancien supérieur de

Saint Sulpice, sans la clairvoyance de M. de Fontanes, à qui rien ne pouvoit échapper de ce qui intéressoit les lettres et l'enseignement.

« Ce n'est point parce que j'y ai un plaisir particulier, mais c'est pour mieux faire connoître M. l'évêque d'Evreux, que j'ai dû parler de Saint-Sulpice, qui avoit gravé profondément en lui les principes de conduite qui l'ont guidé pendant sa longue carrière. Il tenoit de ses maîtres de ne pas séparer par de trop fortes distances la vie ecclésiastique de la vie sociale; et cette façon d'être exigeoit une manière de parler, et même de se taire, qui faisoit qu'avec des diversités d'opinions et de mœurs on pouvoit d'abord se trouver ensemble, et quelquefois arriver à des rapprochemens utiles; et lorsque l'on y joignoit, comme M. l'évêque d'Evreux, un maintien simple, tranquille et ouvert, ce langage (car le maintien est aussi un langage, et c'est le plus imposant), ce langage, dis-je, n'étoit jamais employé sans succès pour contenir dans les limites de la circonspection les conversations les plus disposées à devenir trop légères. Aussi pouvoit-on dire que l'abbé Bourlier n'a jamais entendu un mauvais propos tout entier; car, dès qu'on levoit les yeux sur lui, les plus indiscrets étoient forcés de s'arrêter, tant l'ensemble de sa personne inspiroit de crainte de lui faire de la peine.

« C'est probablement à cette simplicité et à cette sérénité, si propres à écarter les regards des méchans, que M. Bourlier a dû le bonheur et la longueur de sa vie; car s'il a échappé aux fureurs révolutionnaires, on peut dire que la révolution, qu'il a traversée tout entière en France, ne l'a pas vu.

« Ce ne fut que lorsque l'édifice de la république eut croulé sur ses fondemens et sur ses architectes, et que Napoléon se fut emparé de la révolution et eut commencé à donner à la France quelques attributs et quelques caractères de la monarchie, que l'abbé Bourlier se retrouva.

« Napoléon, qui n'étoit encore que sur une marche du trône, étoit trop habile pour ne pas sentir qu'il n'établirait l'autorité dont il avoit besoin pour dompter tous les désordres et dissoudre toutes les demi-ambitions, qu'en appelant à son aide le grand appui social; il entreprit la réconciliation du ciel avec la terre, il s'occupa du concordat. Malgré l'opposition des petits publicistes, qu'il n'ignoroit pas, il voulut donner la plus grande solennité à l'exécution de cet acte habile et hardi qui l'honorera à jamais dans la mémoire des hommes.

« L'ancien clergé de France étoit encore dispersé. On étoit bien heureux quand on pouvoit retrouver quelques personnes faites pour occuper les sièges épiscopaux, devenus si difficiles à remplir. J'eus la satisfaction de faire connoître au chef du gouvernement M. Bourlier, M. Mannai, M. Duvoisîn; il les nomma aux évêchés d'Evreux, de Trèves, de Nantes.

« L'influence du concordat se fit bientôt sentir: le succès que ce grand acte obtint dans toute la France contribua essentiellement à simplifier la position de Bonaparte. A cette époque, tout vouloit encore lui réussir; mais il n'eut pas longtemps la force de maîtriser tant de bonheur; il se laissa enivrer par sa fortune et par la gloire de ses armées. Dès lors il accrut en exigence, et il ne lui fallut que trois ans pour que la résistance d'un pouvoir spirituel lui parût une rébellion. Aussitôt des gendarmes vont enlever au Vatican le pontife-roi, et le traînent à Savone, et plus tard à Fontainebleau, comme s'il eût été possible à des moyens de la terre de briser une ame si forte, ni de ployer seulement une ame si haute. Napoléon, étonné de son impuissance, ordonna à quelques évêques, et particulièrement à l'évêque d'Evreux, de se rendre auprès du pape comme porteurs de propositions: l'évêque d'Evreux y fit deux voyages, et se vantoit à chaque retour de n'avoir pas réussi dans la mission qui lui avoit été donnée.



• Quelque inhabile que j'aie pu être, messieurs, à vous rappeler toutes les qualités aimables et même belles de M. l'évêque d'Evreux, ce foible aperçu de sa vie et de son caractère fait assez comprendre combien il dut ressentir de joie personnelle et concevoir d'espérances françaises au retour de cette antique race de nos rois, qui, tandis que l'ignorance et la barbarie couvroient encore tout en Europe, cherchoient et trouvoient déjà les moyens de faire servir la puissance au bonheur et à la liberté des peuples.

• M. l'évêque d'Evreux, depuis qu'il fut appelé par le roi à la chambre des pairs, partagea sa vie entière entre son diocèse et nos séances; il se trouvoit toujours où il croyoit qu'il remplissoit plus de devoirs. Sa maison étoit ouverte à toutes les opinions. Elevé dans les idées nouvelles; il comprenoit les idées nouvelles, et il se servoit de l'influence que donne toujours la douceur, un bon esprit, l'indulgence et un grand âge, pour ramener à de la bienveillance les unes pour les autres des personnes entre lesquelles les passions politiques avoient rompu tous les liens. Lorsque dans la même chambre, on n'étoit séparé que par l'évêque d'Evreux, on étoit bien près de s'entendre.

• Une belle vieillesse exerce une grande puissance; ses conseils ne blessent point, parce que les rivalités sont éteintes par elle; elle ne choque aucun amour propre, et l'empreinte d'expériences vérifiées qu'elle porte a pour les autres le grand avantage de diminuer la confiance que l'on est disposé à avoir dans son propre jugement.

• Faisons des vœux pour conserver long-temps les vieillards que nous avons encore dans cette chambre. Ils appartiennent à des temps dont il ne reste plus qu'eux. Leur présence est un avertissement continuél. Ils nous disent de mettre du temps dans les affaires; du discernement dans les convenances; et d'apprécier sans illusion toutes les choses de la vie. Dans leur longue traversée, tous les

sanctuaires de l'esprit humain leur ont été ouverts; et ils y ont appris la science qui met à leur juste valeur et les résistances de l'habitude et les entreprises de l'imagination.

L'esprit et le ton de ce discours, les détails et les réflexions dont il est semé, nous paroissent également remarquables. On voyoit avec quel plaisir l'auteur parloit de choses relatives à la religion, combien il aimoit à rappeler ses souvenirs de Saint-Sulpice. Il professa toujours une grande estime pour M. Emery, et il prit en quelques circonstances la défense de ce vénérable supérieur auprès de Bonaparte. On nous permettra de citer à cette occasion une anecdote que nous tenons d'un ami de M. Emery. En 1802, lorsque M. Emery fut nommé à l'évêché d'Arras, M. de Talleyrand lui envoya aussitôt une invitation à dîner. M. Emery, qui, comme on sait, refusa l'épiscopat, ne croyoit pas pouvoir accepter une invitation qui s'adressoit à l'évêque nommé, mais M. de Talleyrand lui répondit que c'étoit M. Emery qu'il avoit invité et non l'évêque d'Arras; et M. Emery se rendit au dîner.

#### NOUVELLES ECCLÉSIASTIQUES.

PARIS. — Le mardi 22, l'assemblée pour les petits séminaires qui se tient ordinairement dans cette saison aura lieu dans la chapelle de Saint-Hyacinthe, à la Madeleine. Elle sera présidée par M. l'Archevêque. M. l'abbé Dumarsais fera le discours.

Le budget du clergé a donné lieu cette année à peu de discussions. A propos des bourses des grands séminaires, M. Dubois (de la Loire-Inférieure) est venu attaquer les petits séminaires qui cependant n'ont pas de bourses. Il s'est plaint que l'état n'exerçât point de surveil-